

NELSON GOODMAN ET LA QUESTION DU LANGAGE : VERS UN RÉALISME INTERNALISTE

Hervé Toussaint ONDOUA
ENS de l'Université de Bertoua
Cameroun

Reçu : 25/12/2025

Évalué : 13/01/2026

Publié : 02/06/2026

Résumé : La philosophie de Nelson Goodman se pose comme une réflexion sur la nature de la connaissance, du monde et du langage. Cette réflexion rompt avec l'approche traditionnelle. Celle-ci se fonde sur le réalisme et admet l'existence d'une réalité qui existe en dehors et indépendamment de tout esprit. Autrement dit, le réalisme traditionnel postule un monde extérieur objectif et indépendant de nos représentations. Contrairement à cette philosophie, Goodman soutient que le monde est une construction et il existe plusieurs versions du monde qui sont toutes légitimes. On aboutit ainsi au non-réalisme ou à un réalisme internaliste qui considère que les énoncés conditionnels sont ceux que nous comprenons en comprenant leurs conditions de justification. La conséquence de cette philosophie est qu'elle abandonne la distinction entre vérité et justification. Dès lors, la vérité se comprend comme n'importe quel autre concept à partir des facteurs qui font qu'il est rationnellement acceptable de dire que quelque chose est vrai.

Mots clés : Langage, réalisme, possible, contrefait, métaphore.

NELSON GOODMAN AND THE QUESTION OF LANGUAGE : TOWARDS AN INTERNALIST REALISM

Abstract : The philosophy of Nelson Goodman poses as a reflection on the nature of knowledge, the world and language. This reflection breaks with the traditional approach. This is based on realism and admits the existence of a reality that exists outside and regardless of any spirit. In other words, traditional realism postulates an objective outside world and independent of our representations. Unlike this philosophy, Goodman maintains that the world is a construction and there are several versions of the world which are all legitimate. We thus lead to non-realism or an internalist realism which considers that the conditional statements are those which we understand by including their conditions of justification. The consequence of this philosophy lies in the fact that it abandons the distinction between truth and justification. Therefore, the truth is understood as any other concept from the factors that make it rationally acceptable to say that something is true.

Keywords : Language, realism, possible, counterfeit, metaphor.

Introduction

Depuis le XXe siècle, « le langage est devenu l'unique domaine exploré sous des formes différentes [...] par la philosophie ». C. Morilhat (2008, p. 10). Ainsi parle Claude Morilhat. L'homme lui apparaît essentiellement comme un « vivant parlant » C. Morilhat (2008, p. 10) et les limites de la langue sont les limites de notre univers. Le langage ne renvoie plus à la réalité, mais simplement à lui-même.

La question de réalité qui est au cœur de la philosophie analytique oppose deux théories : d'une part le réalisme et d'autre par l'antiréalisme. Pour le premier, nos savoirs constituent une description correcte du réel. Le langage ici reflète la réalité et lui correspond. Pour le second, l'objectivité du savoir n'implique nullement sa correspondance à la réalité. Il est donc vain et inutile de chercher à rendre nos énoncés vrais, ou de les confronter à quelque chose qui serait réel, car le langage s'auto-suffit et ne reflète plus la réalité. Cette opposition entre réalisme et antiréalisme pose en fait le débat entre réalité et vérité.

La philosophie du langage est marquée par cette opposition. Le problème ici est de voir la manière à laquelle le langage, la vérité se rapporte à la réalité. La problématique qui en découle peut se résumer en ces termes : Le langage est-il une correspondance à la réalité ou une notion interne à nos pratiques normatives ? Autrement dit, peut-il y avoir une vérité objective ? Doit-on dissoudre la réalité dans nos pratiques discursives ?

Justifions cette problématique.

Dans *Raison, Vérité et histoire*, Hilary Putnam affirmait déjà d'une part que « le réalisme métaphysique », pour lequel « le monde est constitué d'un ensemble fixe d'objets indépendants de l'esprit » H. Putnam (1984, p. 61), pose la vérité comme une correspondance entre les mots de la pensée et des choses extérieures ; d'autre part, qu'il existe une conception dans laquelle la question : « De quels objets le monde est-il fait ? », n'a de sens que dans une théorie ou dans une description. Dans ce sens, la vérité est une sorte d'acceptabilité rationnelle (idéalisée), une sorte de cohérence idéale de nos croyances entre elles et avec nos expériences telles qu'elles sont représentées dans notre système de croyances, et non une correspondance avec des « états de choses ». C'est cette approche qu'on retrouve chez un auteur comme Nelson Goodman. Pour lui, « les mondes ne sont nullement indépendants du fonctionnement des systèmes symboliques grâce auxquels nous les élaborons ». N. Goodman (1985, p. 12). Cette approche est partagée par W. Quine. Pour l'auteur du *Mot et la chose*, les significations sont toujours relatives à un code. Il affirme dans ce sens que toute cette conception est bien dans l'esprit d'une doctrine philosophique des catégories, sauf qu'elle est particulièrement relativisée dans sa portée. W. Quine (1977, p. 316). Le paradigme analytique pose ici le fait que les objets au sens propre ne peuvent être caractérisés par des traits définitoires. En affirmant que « Nelson Goodman ne croit pas qu'il faille chercher des garanties, des fondements ou « tout ce qui meuble » l'univers », Hillary Putnam illustre d'emblée l'orientation que l'auteur de *Faits, Fictions et Prédilections* donnait à ses travaux. Cet auteur développe une philosophie constructiviste et pluraliste qu'il qualifie d'irréaliste. Cet irréaliste trouve son fondement dans une philosophie constructiviste. Il rejette l'existence d'un monde unique et prône une version pluraliste à travers des systèmes symboliques comme le langage. J. Derrida (1967 b).

Goodman rejoint Ernst Cassirer. Suivons Cassirer dans son article intitulé : « Le langage et la construction du monde des objets ». Dans cet article, Ernst Cassirer expose le fond du différend d'où découle sa théorie des formes symboliques. Aussi pense-t-il que lorsque nous « considérons dans leur ensemble les fonctions dont l'union et la pénétration réciproque déterminent la structure de notre réalité morale et intellectuelle, une double voie s'offre à nous pour l'interprétation théorique de ces fonctions ». E. Cassirer (1933, p. 18). Dans ce sens, « nous pouvons voir en elle soit essentiellement une copie, un fait secondaire, soit original, un fait primitif ». E.

Cassirer, (1993, p. 18). Dans un premier mouvement, « nous partons de l'idée que le monde, - le réel - auquel ces fonctions se rapportent comme à leur objet, est donné tout fait, dans son existence comme dans sa structure » E. Cassirer, (1993, p. 18), et qu'il s'agit par conséquent « pour l'esprit humain de prendre simplement possession de cette réalité donnée [...]. Le monde se reflète dans la conscience comme dans un miroir [...] ». E. Cassier (1993, p. 18). Tout comme Cassirer, « l'irréalisme » de Goodman ne signifie pas qu'il nie l'existence du monde, mais qu'il rejette l'idée d'un monde unique, indépendant et donné une fois pour toutes. Aussi sera-t-il question dans cet article de voir comment cet « irréalisme » est mis en œuvre chez Goodman. Ainsi s'il est vrai qu'avec l'auteur des *Faits, Fictions et prédictions* nous fabriquons le monde à travers des formes symboliques comme le langage, n'y a-t-il pas de risque à sombrer dans un relativisme ? Quel est l'enjeu d'une telle philosophie ? À partir d'une approche propre au structuralisme génétique, nous essayerons de répondre à ces questions qui se résument en trois moments complémentaires. Dans un premier moment, nous nous attacherons à exposer les fondements conceptuels de l'« irréalisme » chez Nelson Goodman, en mettant en lumière la problématique des mondes possibles. Dans un deuxième moment, nous procéderons à un examen systématique du rôle et du statut du langage dans la philosophie de Nelson Goodman.

1. La question des mondes possibles

Pour Nelson Goodman, la disposition d'un objet désigne une propriété constante susceptible ou non d'être actualisée par un comportement manifeste. Celui-ci désigne la caractéristique réelle d'une chose. Toutefois, s'il est vrai que les énoncés dispositionnels sont des énoncés qui traitent d'objets réels, comment définir les autres énoncés qui traitent d'entités possibles ? La réponse à cette question nécessite qu'on fasse une étude phénoménologie dans lequel les éléments atomiques sont des points dans le champ visuel, des moments du temps phénoménal et des couleurs ou des sons phénoménaux minimaux.

1.1. La projection d'un prédicat lieu-temps

Soit « t », un certain moment, « p » un certain point qui n'est pas représenté au moment t. p et t sont des éléments phénoménaux réels. Un tel énoncé est intemporel. Car un lieu réel n'est pas tenu d'être présenté en tout temps, « pas plus qu'un homme réel n'est tenu de vivre éternellement ». N. Goodman (1984, p. 69). C'est dire qu'« il n'existe pas de lieu-temps tel que le point p-au-temps-t ». N. Goodman (1984, p.69). Il découle de là que « bien qu'il n'existe aucun lieu-temps tel que p-au-temps-t » N. Goodman (1984, p. 69), l'énoncé composé de « p et t existe, qu'on peut exprimer sous la forme de la classe {p, t} ». N. Goodman (1984, p. 69). Dans un tel schéma, la somme de p + t est l'ensemble constitué de p et de t. Alors, qualifier le lieu-temps « p + t » de fictif ou de possible ne veut pas dire évoquer une nouvelle entité non réelle. En d'autres termes, lorsqu'on qualifie le lieu-temps « p+t » de fictif, on ne veut pas dire que c'est imaginaire ou que cela n'a rien à voir avec le réel. Lorsqu'on qualifie p + t de « fictif » ou de « possible », on voudrait juste établir un nouveau commentaire sur la vieille et réelle entité. Autrement dit, à travers p + t, on cherche juste à appliquer un nouveau prédicat.

Dans ce sens, l'énoncé « lieu-temps p + t est pourpre » N. Goodman (1984, 71) peut être interprété comme un énoncé impliquant deux projections. Il projette d'une part le prédicat « lieu-temps » N. Goodman (1984, p. 71) et d'autre part le prédicat

« ‘pourpre’ sur l’entité réelle $p + t$ ». N. Goodman (1984, p. 71). En d’autres termes, $p + t$ renvoie à une certaine projection de « lieu - temps » et une certaine projection de pourpre. Il l’illustre à travers l’exemple sur les émeraudes. Nelson Goodman suppose qu’en un certain lieu-temps réel $p_1 + t_1$, apparaît la couleur vert émeraude. Il établit une autre supposition. Il suppose que, distrait par un mur peint en bandes bleues et vertes, la couleur bleu colbat « aurait été représentée » au lieu visuel $p_1 + t_1$. Or, le lieu-temps réel $p_1 + t_1$ a déjà une couleur et ne peut en aucun cas en avoir deux. C’est pourquoi de l’avis de l’auteur, il ne s’agit pas d’un complément à l’expérience réelle, mais d’une toute nouvelle expérience possible. Dire donc que $p + t$ « quoique vert, pourrait être bleu » N. Goodman (1984, 71), c’est en dernier ressort comme l’affirme l’auteur, « attribuer à $p + t$, un certain prédicat du type ‘*C-bleuissable*¹’ en plus du prédicat ‘vert’ » N. Goodman (1984, p. 71). Tout comme le prédicat *C-bleuissable*, d’autres prédicats peuvent s’appliquer au même temps lieu-temps que le prédicat « vert ». C’est donc dire qu’à travers $p_1 + t_1$, plusieurs prédicats peuvent être projetés. L’auteur pense que ce cas de figure ($p_1 + t_1$) diffère de $p + t$, car à ce niveau, nous avons le prédicat lieu-temps, qui ne s’applique manifestement qu’à d’autres ensembles présentant des composantes de lieu et de temps. Autrement dit, il n’existe pas ici d’entité $p + t$ à laquelle on pourrait assigner des couleurs. Or, le lieu - temps $p_1 + t_1$ a déjà une couleur et ne saurait dans un même cadre en posséder deux. $P + t$ reste indéterminé. Par contre, $p_1 + t_1$ est déjà spécifié. Alors comment expliquer cette situation ?

À travers la sphère spatio-temporelle où est définie une couleur précise, on peut toujours projeter une autre couleur. Il suffit que les conditions suffisantes soient réunies pour avoir une autre couleur dans le même espace, dans un autre monde. Autrement dit, à partir d’une sphère réelle $p_1 + t_1$ où est définie une couleur précise, il faut dire qu’une autre couleur pourrait apparaître dans un autre monde et dans la même trajectoire identique au monde réel. À partir d’une trajectoire précise définie dans un monde réel, où est établie une couleur déterminée, on peut dans un autre monde, avec les mêmes cadres que ceux qui sont réunis au même monde réel, projeter d’autres prédicats si évidemment les conditions suffisantes sont réunies. À partir d’un univers réel, on peut donc projeter un autre prédicat, dans un autre monde possible. Nelson Goodman donne un exemple précis : nous appliquons souvent le prédicat « bleu » non seulement aux choses qui sont réellement bleues, mais aussi aux choses qui sont bleues dans une quelconque circonstance fictive particulièrement importante ; et nous utilisons « pourrait être bleu » pour les choses qui sont bleues dans quelque circonstance fictive, que ce soit explicitement ou implicitement indiqué par le contexte. Un prédicat peut donc varier, tout dépend du monde dans lequel nous nous trouvons. Mais il faut que les conditions suffisantes soient réunies. À partir d’un cadre réel, on peut donc postuler une expérience et avoir un autre prédicat.

Si tel est le cas des situations phénoménalistes, qu’en est-il des événements physiques possibles? Pour l’auteur, et d’après tout ce qui précède, « nous connaissons maintenant clairement la marche à suivre ». N. Goodman (1984, p. 72).

¹ Chez Nelson Goodman, le prédicat « *C-bleuissable* » (*grueable / bleen* dans l’original anglais, selon les traductions) est au cœur de l’induction exposé dans *Fact, Fiction, and Forecast (Faits, fictions et prédictions)*. Un objet est *C-bleuissable* s’il est vert avant un certain moment C, et bleu après ce moment C. Avant le temps C, « *C-bleuissable* » s’applique exactement aux objets verts ; après le temps C, il s’applique aux objets bleus.

Il illustre cette marche à travers un exemple. Dire qu'une certaine chose *k* est flexible à l'instant *s*, c'est décrire en réalité un événement fictif arrivant à *k* à l'instant *s*. Il précise que l'événement réel qui est le segment temporel de « *k* qui occupe *s* n'est pas une flexion » N. Goodman (1984, p. 72), mais « le décrire comme une flexion possible » N. Goodman (1984, p. 72), c'est « le classer à l'aide du prédicat dispositionnel 'flexible' ». N. Goodman (1984, p. 72). De ce qui précède, on peut déduire qu'à partir de l'événement réel qui est le segment temporel de *k* qui occupe *s*, on peut « fabriquer de nouveaux prédicats selon les besoins ». N. Goodman (1984, p. 72).

Nelson Goodman donne une légitimité aux événements qui se passent dans un monde possible. Autrement dit, il valide les énoncés concernant les événements physiques possibles. Cela signifie que pour l'auteur, nous pouvons fonder réellement un événement fictif sur des choses réelles, dans une circonstance fictive. Rien ne nous empêche d'attribuer un événement fictif à des choses réelles. Les seuls mondes possibles sont les mondes réels, car nous n'avons pas de principes qui permettent de dire quels sont les mondes possibles qui sont plus ou moins semblables au monde réel.

Exemple : Soit l'énoncé conditionnel contrefactuel *x* est soluble. Si *x* était plongé dans l'eau, il se dissoudrait.

En intégrant les conditions pertinentes, nous avons : s'il y a un monde possible dans lequel *x* est plongé dans l'eau, alors *x* se dissout dans ce monde.

L'analyse de cet énoncé met en relief l'idée selon laquelle on peut faire appel ou non à la notion de monde possible. Cependant, le problème de l'établissement des conditions de pertinences se pose: quels sont les mondes pertinents ?

Exemple : nous pouvons placer les montagnes fictives au centre de Londres en appliquant simplement à cette ville une certaine projection du prédicat « montagneux ». N. Goodman (1984, p. 73).

Nelson Goodman s'attèle ici à analyser ce qui se produit dans une circonstance fictive précise : les montagnes que nous sommes susceptibles de placer à Londres ne sont pas des montagnes simplement possibles, mais ce sont des montagnes qui appartiennent réellement à cet endroit, si par exemple des circonstances fictives ou une certaine activité volcanique survenaient. Autrement dit, il suffit d'appliquer ou d'insérer à la ville de Londres une certaine projection du prédicat « montagneux ». Cette application s'appuie sur la formule de Nelson Goodman selon laquelle « les seules entités possibles sont les entités réelles » N. Goodman (1984, p. 73), car tous les prédicats projectibles sont réels.

1.2. La valeur de vérité des énoncés relevant des mondes possibles

L'objectif de Nelson Goodman n'est pas de « déterminer la vérité ou la fausseté des énoncés concernant les possibles » N. Goodman (1984, p. 73), mais de proposer « une façon de traduire ces énoncés possibles en énoncés relatifs aux choses réelles ». N. Goodman (1984, p. 73). Une telle analyse implique que pour juger un énoncé possible, il faudrait tout d'abord le traduire sous la forme d'un énoncé relatif aux choses réelles. En d'autres termes, il faudrait adapter cet énoncé à une situation réelle. Dès lors, la valeur d'un énoncé est relative à la constatation d'un fait. L'enjeu étant ici le langage. Il suffit de traduire un énoncé possible en un énoncé réel pour avoir la valeur de vérité d'un fait. Notons que pour lui, « c'est la vérité du pluralisme qui rend possible l'égale appréciation et l'intégration active de l'héritage culturel ». N. Goodman (1984, p. 13). Cette orientation de l'auteur illustre qu'il milite pour le

relativisme. Il rompt ainsi avec la philosophie classique. Celle-ci stipule que la vérité est une connaissance authentique, fondée sur l'adéquation entre la pensée et la réalité. Dans la perspective de Nelson Goodman, la vérité est relative à un point de vue singulier. De ce fait, on ne saurait avoir un fondement *a priori* de la connaissance qui permettrait d'imposer à l'individu une réalité présentée comme absolue.

La vérité n'est donc plus une représentation « de la réalité en soi ». Nelson Goodman suppose ici que nous devons décrire les choses en rapport avec nos besoins humains et qu'il ne saurait avoir de réalité sans ce rapport. Ainsi, au lieu de s'interroger sur la vérité des choses adéquate, Nelson Goodman suggère que nous nous interroguions plutôt sur la manière dont nous décrivons ou traduisons les choses, car la vérité découle de cette constatation : il n'y a pas de vérité en dehors du langage. La vérité est comprise dans le langage qui l'accueille. Si toute vérité opère par le biais de la constatation des faits, cela veut dire que nous ne pouvons plus parler de la connaissance d'une chose en soi. C'est dire que la vérité, telle qu'envisagée par Nelson Goodman, se définit contre la quête platonicienne de saisir « la nature intrinsèque de la réalité ». L'argument sur l'ordre des possibles fait échec à la vérité en soi et donc à la théorie du reflet. Nelson Goodman donne ainsi une consistance au monde des possibles, l'objectif étant de démontrer que le discours, « même lorsqu'il traite des entités possibles, n'a nul besoin de transgresser les frontières du monde réel ». N. Goodman (1984, p. 74). Il ajoute plus loin : « ce que nous confondons souvent avec le monde réel n'est qu'une description particulière de celui-ci ». N. Goodman (1984, p. 74). Et les images que nous prenons pour « des mondes possibles ne sont que des descriptions également vraies, énoncées en d'autres termes ». N. Goodman (1984, p. 74). Par conséquent, nous « en venons à penser le monde réel comme l'un des mondes possibles ». N. Goodman (1984, p. 74). Par conséquent « nous devons renverser notre vision du monde, car tous les mondes possibles font partie du monde réel ». N. Goodman (1984, p. 74). Ainsi, penser le possible, ce n'est point sortir de l'ordre du réel. Le possible participe et construit même le réel. Le réel enfin de compte n'est donc qu'une description particulière du possible. Le possible doit être considéré au même titre que le réel. Il ne saurait avoir une frontière entre le possible et le réel, surtout que pour l'auteur, le discours lorsqu'il traite des entités possibles doit toujours le faire en restant dans les bornes du monde réel.

Le possible ne relèverait plus simplement de l'imagination. Nelson Goodman octroie au possible un sens épistémologique. Il faut donc dire que le discours, lorsqu'il traite du possible, reste un discours autant valide qu'un discours réel. Les mondes possibles sont des mondes qui nous enrichissent et nous offrent une multitude de connaissances. En se construisant en référence au monde réel, les mondes possibles nous offrent des alternatives différentes de ce que ce nous offre le monde réel.

En introduisant la notion de possible, Nelson Goodman tente d'apporter une réponse à la notion de fiction. En effet, on peut considérer qu'un énoncé n'est pas faux, mais qu'il est simplement possible dans un autre monde. Dès lors, « la fiction ne s'applique alors véritablement, ni à rien, ni à des mondes possibles [...] mais aux mondes réels ». N. Goodman (1992, pp. 135-136). Il ajoute plus loin que le « possible- pour autant qu'il est seulement acceptable- réside à l'intérieur du réel ». N. Goodman (1984, p. 136). À partir de là, nous pouvons affirmer que « les mondes de fictions appelés possibles résident à l'intérieur des mondes réels ». N. Goodman

(1984, p. 136). Et « la fiction opère dans les mondes réels à peu près de la même manière que la non-fiction ». N. Goodman (1984, p.136). On peut donc affirmer que même si une fiction est fautive, elle n'en demeure pas moins réelle. Ce n'est donc pas l'inexistence objective et l'inadéquation des événements fictifs qui importe, mais c'est la façon avec laquelle on les fait fonctionner au sein de la réalité qui compte. La fiction s'oppose moins à la réalité qu'à la non fiction. Si les fictions ont un rapport avec les possibles, c'est plus dans le sens d'une possibilisation de notre monde que d'une référence à un univers ontologie défini. La réalité à laquelle nous pensons établir un privilège ontologique ne tient en fin de compte qu'à la contingence des formes conventionnelles dans lesquelles elle s'inscrit.

La même approche trouve un écho favorable chez Lewis Carroll. D'après Lewis Carroll, une grande part de ce que nous connaissons ou croyons connaître dépend de sources indirectes de croyances, de désirs, de pratiques socialisées auxquelles il faut associer les fictions. On ne saurait retirer aux fictions toute prétention référentielle pour la seule raison qu'elles contiennent des éléments non-référentiels. Pour cet auteur, les fictions ont une fonction cognitive fondamentale. *De l'autre côté du miroir* illustre bien cette fonction. Il conçoit un dialogue qui met en relief Alice et le Gros Coco. L. Carroll (2004, pp. 87-88). De ce dialogue se dégage l'idée selon laquelle rien ne nous empêche d'attribuer un événement fictif à des choses réelles, dans une circonstance fictive. La même idée se trouve chez Nelson Goodman. Pour ce dernier, nous n'avons pas de principes qui permettent de dire quels sont les mondes possibles qui sont plus ou moins semblables au monde réel. Dans le même sens, et à partir de l'exemple $p_1 + t_1$, nous avons vu comment à partir d'un segment donné, nous pouvons avoir des informations différentes lorsque nous nous situons dans un monde possible. Celui-ci nous offre une variation de faits que nous pouvons juger. Cette philosophie du possible rompt avec la philosophie classique qui cherche par contre à fonder un monde inébranlable et une réalité en soi. En légitimant le monde possible, Nelson Goodman nous oriente vers une philosophie pluraliste dont la seule vérité découle du jugement des faits. Cette philosophie pluraliste se fonde sur l'idée selon laquelle nos pratiques sont bonnes ou mauvaises selon qu'elles correspondent ou non à nos standards ; « et nos standards sont bons ou mauvais selon qu'ils correspondent ou non à nos pratiques ». N. Goodman (1984, p. 8). Nous devons renverser notre compréhension du monde, souligne-t-il, car les mondes possibles font partie intégrante du monde réel. Cette affirmation induit plusieurs conséquences :

- (a) Nelson Goodman rompt avec la vision de la philosophie traditionnelle qui stipulait l'existence d'un monde en soi. Du coup, il n'y a donc plus un fondement absolu qu'il postulerait une réalité en soi ;
- (b) Les entités possibles sont les entités réelles. Le monde possible se présente comme un monde qui participe à la construction du réel. À ce sujet, « nous n'avons pas de principes qui permettent de dire quels sont les mondes possibles qui sont plus ou moins semblables au monde réel ». N. Goodman (1984, pp. 12-13).

De tout ce qui précède, il s'avère qu'enfin de compte, le problème des dispositions renvoie au problème des possibles. Il s'agit d'expliquer comment d'un prédicat manifeste initial découle un prédicat corrélatif. En d'autres termes, il s'agit de savoir comment à partir d'un prédicat manifeste « P » nous pouvons avoir par extension un prédicat plus large que « P » désigné ici par « P_I ». Ce problème se résume pour l'essentiel au problème de projection, l'enjeu étant de savoir comment

à partir d'un prédicat manifeste initial, nous pouvons déduire un domaine plus vaste. Il s'agit précisément de savoir comment nous pouvons étendre un prédicat manifeste comme « brûle », à un prédicat corrélatif tel qu'« inflammable qui s'applique à des choses qui brûlent et à d'autres, mais à aucune qui ne s'embrase au contact du feu ». N. Goodman (1984, p. 75). Comme conséquence, nous pouvons affirmer que le problème des dispositions ressemble à celui de l'induction. Car il s'agit de savoir comment passer d'un ensemble donné de cas à un ensemble plus large. Mais savoir si une telle transition ou une telle expansion est légitime, c'est poser le problème du langage.

2. La problématique du langage

La compréhension du langage de Nelson Goodman passe inévitablement par la compréhension des contrefactuels. Dans le registre de la philosophie du langage, un contrefactuel est une forme grammaticale qui s'intéresse aux événements qui ne se sont pas encore réalisés, mais qui auraient pu s'accomplir sous certaines conditions. En d'autres termes, ce sont des énoncés dont l'antécédent et le conséquent portent sur des « contre-faits », c'est-à-dire des faits qui n'ont pas eu lieu. Les contrefactuels nous offrent les modes d'accessibilité de nos mœurs, de nos jeux de langages capables d'enrichir notre compréhension de la réalité. Dès lors, le langage apparaît comme un instrument de la vie sociale et permet de remplir une variété infinie de fonctions. Notre langage est lié à nos usages socio-culturels. C'est dans ce sens que pour Nelson Goodman, la définition d'un prédicat est conçue comme le résultat d'un ajustement opéré à partir d'une diversité d'usages et non comme une proposition analytique qui connecterait de manière universelle un ensemble de prédicats définitionnels au prédicat à définir. Hilary Putnam peut donc affirmer que pour Goodman :

Les hypothèses sont ordonnées selon les changements de l'histoire scientifique et culturelle inscrite dans le modèle. Même les principes dont se sert Goodman pour ordonner les hypothèses à la lumière des pratiques inductives antérieures, par exemple le principe d'implantation ne sont pas innés selon Goodman, mais sont plutôt le fruit de la réflexion philosophique sur les pratiques de la communauté. N. Goodman (1984, p. 8).

Dans *Faits, Fictions et Prédications*, Nelson Goodman précise :

Un peu comme Kant, nous disons que la validité d'une induction dépend non seulement de ce qui est mais aussi de son organisation. Or celle-ci est subordonnée au langage et ne dépend pas d'un aspect inévitable ou immuable de la nature de la connaissance humaine. En termes vagues, je pourrais donc définir ainsi les caractéristiques répétitives de l'expérience qui sous-tendent les projections valides : ce sont celles pour lesquelles nous avons adopté des prédicats que nous avons pris l'habitude de projeter. N. Goodman (1984, p. 8).

Ceci veut dire que la structure du langage qui sous-tend la théorie dispositionnelle est un exemple de structure nominaliste classificatoire. C'est pourquoi pour Nelson Goodman le langage est compris comme un système d'étiquetage.

2.1. La question de l'étiquetage

La conception que Nelson Goodman se fait du langage rompt avec le statut du langage traditionnel. En effet, la métaphysique place le langage sous le signe de l'étant, c'est-à-dire de l'objet et de l'objectivation universelle. N'est acceptée comme énoncé légitime qu'une proposition qui décrit un fait et qui est susceptible d'être déclarée vraie ou fausse, c'est-à-dire vérifiée ou infirmée. Le langage est considéré comme devant servir d'image ou de miroir fidèle au réel. Cette conception ne valide que les énoncés scientifiques. La rupture avec la réalité ontologique universelle et objective, opérée par Nelson Goodman cède la place aux « jeux du langage ». C. Morilhat (2008, p. 17). C'est dire que les contrefactuels sont les modes d'exploration de nos mœurs, de nos habitudes mentales, capables d'enrichir notre compréhension et notre expérience. Ce nominalisme psychologique est défini par Richard Rorty comme : « le corollaire de la doctrine suivant laquelle il n'y a rien à connaître en dehors de ce qui est affirmé dans les énoncés qui le décrivent ». R. Rorty, (1995, p. 69). Commentant ces propos de Richard Rorty, Nkolo Foé affirme :

Pour lui, chaque phrase énoncée au sujet d'un objet constitue la description implicite ou explicite d'une relation que cet objet entretient avec les autres objets. A titre d'exemple, tout ce que je sais de cette table qui est devant moi, c'est qu'elle a une forme carrée, qu'elle a la couleur marron, qu'elle est laide d'aspect, qu'elle a été fabriquée à partir de telle essence, qu'elle me sert de meuble, etc. Or donc il n'y a strictement rien à savoir de cet objet, hors des phrases véridiques que je peux en dire. Nkolo Foé (2008, p. 67).

Le nominalisme psychologique implique donc une approche relativiste de la connaissance. Car, d'après Richard Rorty, aucune description d'un objet ne peut mieux représenter « l'objet réel » par opposition à « l'objet apparent » ; de la même manière, il n'y a pas « de descriptions qui décrirait, pour ainsi dire, la relation de l'objet à lui-même » ou encore « qui décrirait son identité avec sa propre essence » Nkolo Foé (2008, p. 67). Dans cette perspective, Nelson Goodman pense que rien ne nous empêche d'attribuer réellement un énoncé fictif à des réalités réelles dans une circonstance fictive. Mais si le monde n'est pas fait et reste sujet à une construction permanente, si la vérité de ce fait ne se retrouve pas dans les méandres de l'ontologie, c'est dire qu'il revient enfin de compte au langage de définir la réalité.

Cette approche est partagée par Ernst Cassirer. Faisant référence à ce dernier dans *La Philosophie des formes symboliques*, Adam Schaff montre que pour Ernst Cassirer, le langage crée l'image de la réalité. A. Schaff (1969, p. 49). Cassirer se prononce contre la thèse qui stipule que la connaissance reflète le monde des objets. Il affirme au contraire que c'est la connaissance qui crée le monde. Cette conception s'oppose à la logique ontologique. En effet, la conception ontologique du langage s'est toujours fixée pour objectif de produire un tableau vrai et définitif du réel. C'est ici que l'expression « esprit-miroir » prend tout son sens. C'est la notion d'« esprit-miroir » qui permet aux modernes d'identifier la connaissance à la représentation adéquate de l'univers. Le langage scientifique apparaît dès lors comme une reproduction objective de la réalité. Cette conception peut donc garantir la validité de toute connaissance scientifique comme unique et seul modèle légitime de la vérité.

En effet, au fondement du langage, il y aurait une nomenclature qui donnerait sens aux mots, les objets extralinguistiques étant les référés des noms. Ceux-ci sont comme des « étiquettes » qui permettent de désigner un objet. Tel est l'enjeu de la dénotation. Le sens d'un nom s'identifie à son référé. C'est cette vision traditionnelle du langage que rejette Nelson Goodman. En affirmant que la réalité à laquelle nous croyons pouvoir accorder un privilège ontologique ne tient somme toute qu'à la contingence des formes historiques et conventionnelles, Nelson Goodman posait déjà la théorie de la pluralité des mondes. Celle-ci repose sur une sémantique déterminée par une convention et sur un fonctionnement symbolique. Celui-ci se manifeste par la pratique et l'usage des mots. Le prédicat n'est donc pas autre chose que l'usage, c'est-à-dire l'effectivité de nos pratiques et de nos projections linguistiques. Dès lors, le langage se comprend ici comme un système d'étiquetage et non plus comme « esprit miroir ». C'est pourquoi, le mode alternatif que propose Nelson Goodman ici est l'exemplification.

Soit l'exemple : le prédicat « rose » dénote tous les objets de couleur rose. A *contrario*, un échantillon exemplifie une propriété. Le logo du parti socialiste exemplifie la couleur « rose ». L'exemplification fonctionne à l'inverse de la dénotation : elle rend en extension un prédicat et s'interdit le sens unique. Ainsi, entre le mot et la chose, il n'y aurait donc pas un rapport d'identité car l'exemplification renvoie à des suppléments, à des significations substitutives qui ne surgissent que dans une chaîne de renvois différentiels. Dans ce sens par exemple, on pourrait très bien considérer que le logo du parti socialiste exemplifie le prédicat « fleur » ou le « logo d'un parti politique ». Notre version des mondes possibles établit que notre appréhension et notre exploration du monde sont conditionnées par nos pratiques linguistiques. Autrement dit, le monde n'existe que selon les systèmes symboliques de description, « des jeux du langage » et des codes de lecture. Le langage, à travers l'exemplification, extensifie et fonctionne à l'inverse de la dénotation. Ne peut-on pas par-là, conclure que le langage chez Goodman est métaphorique ?

2.2. La question de la métaphore

Étymologiquement, la métaphore renvoie au « transport », et depuis Aristote, au « transfert de sens ». En effet, dans la métaphore, on découvre généralement la saisie d'un rapport de ressemblance entre deux termes. Il y a convergence entre deux objets lorsqu'ils ont au moins une détermination commune, l'identité n'étant rien d'autre qu'une ressemblance totale. Cette définition traditionnelle de la métaphore consiste simplement à poser une identité à partir de la ressemblance. Autrement dit, la théorie traditionnelle s'appuie sur la thèse selon laquelle, la métaphore procéderait par substitution de significations. Pour Du Marsais, la métaphore est trop, c'est-à-dire un emploi d'un mot dans un sens détourné, par opposition à son sens propre. Pour l'auteur du *Traité des Tropes*, la métaphore consiste à transférer un terme d'un domaine à un autre sur la base d'un rapport de ressemblance. Pour lui, la métaphore se présente comme une figure par laquelle on transporte, pour ainsi dire, la signification propre d'un nom à une autre signification qui ne lui convient qu'en vertu d'une comparaison qui est dans l'esprit, un mot pris dans un sens métaphorique. Du Marsais (2011). Telle qu'employée, elle obéit à la logique traditionnelle. Elle garantit la stabilité discursive autant qu'ontologique. La métaphore reconforte ici le discours métaphysique. Dès lors, pour comprendre la signification d'un mot par exemple, il faudrait avoir recourt à l'étymologie : un objet que l'on divise en deux parties, afin que leurs deux possesseurs distincts

puissent se reconnaître en reconstituant l'objet. Commentant par exemple le sens métaphorique rousseauiste, Derrida affirme : « La métaphore doit (...) s'entendre comme processus de l'idée ou du sens (du signifié si l'on veut) avant de l'être comme jeu de signifiants. L'idée est le sens signifié, ce que le mot exprime ». J. Derrida (1967a, pp. 389-390). Ce paradigme rompt avec l'approche de Nelson Goodman. Pour comprendre le sens qu'il attribue à la métaphore, il faut revenir au concept d'exemplification. L'exemplification chez Nelson Goodman peut se comprendre comme le rapport entre l'ensemble des propriétés d'un objet et sa référence. Comprendre ce rapport suppose alors une théorie de la métaphore. La compréhension de cette dernière suppose un bref détour à la notion d'étiquette. Chez Nelson Goodman, l'étiquette correspond à l'ensemble d'objets qu'elle dénote. Elle engage un ensemble de schèmes linguistiques. Son règne ne s'illustre que dans un champ extensif. Par exemple, si le domaine du « rouge » est l'ensemble des choses rouges, son règne fera appel à l'ensemble des choses colorées. C'est pourquoi le règne de l'étiquette fait appel à un ensemble d'agrégats liés à l'objet. De ce qui suit, il faut dire qu'avec Nelson Goodman, la métaphore ne nécessite pas tant un changement de domaine qu'un changement de règne. Autrement dit, dans le cadre de la métaphore, c'est l'extension du règne de l'objet étiqueté qui reste impliquée et non sa dénotation. Dans cette optique, la métaphore renvoie à un transfert. Il rejette l'idée selon laquelle la métaphore ne serait qu'une substitution provisoire d'un mot à un autre. Pour lui, la métaphore est un processus qui réorganise le langage. Le transfert comme métaphore ne se distingue pas d'une projection entendue comme transfert d'une étiquette. Il affirme :

Naturellement, cet ajustement est plus complexe que je ne l'ai indiqué. On laisse parfois, par commodité ou utilité théorique, une définition contredire un usage clair. On accepte ainsi une définition de « poisson » qui exclut les baleines. De la même façon on peut refuser l'étiquette « induction valide » à certaines inférences inductives considérées habituellement comme valides ou l'appliquer à d'autres qui ne sont pas considérées comme telles d'ordinaire. Une définition peut modifier autant qu'étendre l'usage. N. Goodman (1984, p. 82).

Cette extension sur l'usage d'un mot est au cœur de la métaphore. Celle-ci reconfigure nos classifications et nos systèmes symboliques. Celle-ci ne se fonde pas sur autre chose que la constructibilité des mondes. Il affirme dans ce sens :

Un peu comme Kant, nous disons que la validité d'une induction dépend non seulement de ce qui est mais aussi de son organisation. Or celle-ci est subordonnée au langage et ne dépend pas d'un aspect inévitable ou immuable de la nature de la connaissance humaine. En termes vagues, je pourrais donc définir ainsi les caractéristiques répétitives de l'expérience qui sous-tendent les projections valides : ce sont celles pour lesquelles nous avons adopté des prédicats que nous avons pris l'habitude de projeter. N. Goodman (1984, p.106).

La référence ou la constructibilité d'un monde métaphorique implique que le monde n'est pas la totalité d'un cosmos à comprendre de façon unilatérale, mais plutôt un réel que nous construisons tous les jours, un réel que nous faisons, façonnons et remettons en chantier permanemment dans le parcours indéfini et infini des pratiques et des projections. L'usage métaphorique peut créer de nouvelles catégories et transformer la signification même des termes. Elle permet l'émergence de nouvelles versions du monde.

Conclusion

D'une manière générale, nous pouvons dire que la pensée de Goodman se résume pour l'essentiel à une philosophie qui donne à la pratique et aux faits une place de choix. Cette approche de Nelson Goodman s'illustre à travers d'une part un tournant linguistique qui fonde l'objectif philosophique de la structure des concepts pour accorder un privilège au langage. Le langage représente alors un médium par lequel les mondes sont construits. Une telle approche désavoue les notions de théories, d'esprit, de raison et d'idée. Il ne s'agit pas d'un langage transparent mais structurant. Cette remise en question de la théorie au profit de la pratique permet de réorienter les investigations philosophiques sur la question du fait et de ce que ce dernier contient ou renferme d'accidentel. D'autre part, la pensée de Nelson Goodman s'illustre à travers un tournant pragmatique qui vise à comprendre la réalité à partir de nos jeux de langage ou de nos énoncés. Ceux-ci tentent de nous expliquer qu'il y a autant de mondes que de façons possibles d'être dans ces mondes. Dans une telle perspective où le relativisme est à l'arrière-plan, chacun doit désormais s'accommoder des différences culturelles de l'autre sans attendre qu'elles se fondent dans un idéal de civilisation unique. Dès lors, les mots sont des signifiants dont la signification provient non pas d'une relation directe avec les choses qu'elles signifient, mais d'une relation entre eux, les mots faisant partie d'un système ordonné de signes. Il n'y a aucune relation entre le langage et la réalité objective, puisque seules les relations entre signifiants donnent un sens au langage. Ce sens se transforme chaque fois qu'il est utilisé dans un jeu infini de significations.

Références bibliographiques

- CASSIRER Ernst, 1933, « Le langage et la construction du monde des objets », *Journal de psychologie normale et pathologique*, n° 1-4, 18-45.
- CARROLL Lewis, 2004, *De L'autre côté du miroir*, Paris, « Ebboks libres et gratuits ».
- DERRIDA Jacques, 1967a, *De la Grammatologie*, Paris, Minuit.
- DERRIDA Jacques, 1967b, *L'écriture et la différence*, Paris, Seuil.
- DU MARAIS, 1988, *Traité des Tropes*, Paris, Flammarion.
- GOODMAN Nelson, 1984, *Faits, Fictions et Prédications*, Paris, Minuit.
- GOODMAN Nelson, 1992, *Manières de faire des mondes*, Nîmes, Jacqueline Chambon.
- MORILHAT Claude, 2008, *Empire du langage ou impérialisme langagier?*, Lausanne, Page deux.
- NKOLO FOE, 2008, *Le Post-modernisme et le nouvel esprit du capitalisme sur une philosophie globale d'Empire*, Dakar, Codesria.
- PUTNAM Hilary, 1984, *Raison, vérité, et histoire*, Paris, Minuit.
- QUINE VAN Orman, Willard, 1977, *Le Mot et la Chose*, Paris, Flammarion.
- RORTY Richard, 1995, *L'Espoir au lieu du savoir. Introduction au pragmatisme*, Paris, Albin Michel.
- SCHAFF Adam, 1969, *Langage et connaissance*, Warszawa : Antropos.